

PRIX DE L'ABONNEMENT.

POUR LYON et le DÉPARTEMENT DU RHONE:

16 francs pour trois mois,

32 francs pour six mois,

64 francs pour l'année.

Hors du DÉPARTEMENT, 1 f. de plus par trimestre.

Le numéro : 25 c. — Annonces : 25 c. la ligne.

LE CENSEUR insère gratuitement tous les Articles, Lettres et Documents ayant un but d'utilité publique et revêtus de signatures connues.

LE CENSEUR,

JOURNAL DE LYON.

ON S'ABONNE:

À LYON, au Bureau du Journal, rue des Célestins, n. 6, au 1er.

À PARIS, chez MM. AUGUSTE DE VIGNY et Co, directeurs de l'Office-Correspondance, rue des Filles-Saint-Thomas, 5, place de la Bourse, et chez M. DEGOUVRE-DENUNQUE, rue Lepelletier, 3.

Les lettres et envois concernant la rédaction doivent être adressés, francs de port, à M. RITTIEZ, rédacteur en chef du journal.

LE CENSEUR paraît tous les jours excepté le dimanche. — Il donne les nouvelles VINGT-QUATRE HEURES avant les journaux de Paris.

Lyon, 22 novembre 1842.

Le protocole relatif au traité de 1841 vient d'être fermé, et les journaux ministériels nous apprennent que le ministère a résolu sa ratification; ils le félicitent de sa fermeté et de son habileté. En vérité, ils devraient bien mettre quelque modération dans leurs éloges et se rappeler les faits qui ont précédé cette détermination. Le ministère n'a pas ratifié parce qu'il a rencontré des résistances nombreuses, parce qu'il aurait trouvé dans la chambre des députés une opposition formidable, parce qu'il aurait été infailiblement renversé s'il avait osé méconnaître les intentions du pays. Mais, de côté, en cette occasion, ses sentiments pour obéir aux vœux de la majorité de la chambre des députés. Y a-t-il dans ce fait rien qui doive lui mériter l'approbation publique? Nous ne le pensons pas. Placé entre la nécessité de se retirer ou de ne pas ratifier, il a refusé la ratification, mais il l'a fait sous les inspirations de la crainte, et si les traités de 1831 et 1833 n'ont pas de nouvelles clauses pour étendre le droit de visite, on le doit à la presse, à la chambre des députés, à l'opinion publique, qui ont dans cette circonstance fait plier l'orgueil doctrinaire et lui imposé des conditions.

Le protocole a été fermé, nous dit le *Journal des Débats*, contrairement aux assertions de l'opposition. Pendant six mois, sa tactique a été de dire : M. Guizot trompe les chambres; il ratifiera après la session, quand les chambres ne seront plus là pour lui faire peur; il ratifiera après les élections. L'opposition avait bien raison de tenir ce langage. N'a-t-elle pas appris par des faits nombreux que nous n'avons jamais guère résisté aux prétentions de l'Angleterre? Dans la question d'Égypte et de Syrie, M. Guizot n'a-t-il pas donné la mesure des concessions qu'il sait faire en demandant humblement à rentrer dans le concert européen, dont nous avions été expulsés, sans obtenir la moindre satisfaction pour notre allié?

Par les actes diplomatiques qui ont accompagné les traités sur le droit de visite, l'opposition n'était-elle pas aussi suffisamment avertie des voies funestes dans lesquelles le gouvernement était entré, et de celles plus funestes dans lesquelles il avait l'intention de se jeter? Le traité de 1841 avait été accepté par notre ambassadeur, signé par lui, toutes les formalités accomplies pour qu'il fût obligatoire, sauf la ratification, et cette ratification M. Guizot en a soutenu l'utilité dans la session de 1842.

Avec de pareils précédents on avait tout à redouter de sa part. Aussi on a mauvaise grâce à venir aujourd'hui reprocher à l'opposition ses craintes et ses prévisions; elles étaient malheureusement trop fondées, et il était fort probable qu'elles se réaliseraient.

Le ministère a reculé devant l'opinion : tant mieux ! Il a su en cette circonstance résister aux exigences de l'Angleterre : nous sommes satisfaits. Qu'il ne vienne pas pour cela se targuer de ses intentions et de ses actes dans cette affaire : ses intentions ont été assez expliquées pour qu'on ne puisse pas les méconnaître; ses actes ont été assez significatifs pour qu'on ait pu en mesurer la portée.

Si le *Journal des Débats* avait quelque respect pour la vérité, au lieu de railler l'opposition sur l'attitude qu'elle a prise dans la question du droit de visite, il l'en féliciterait; il reconnaîtrait que c'est à elle qu'on doit la non-ratification; il dirait que ses observations ont éclairé la religion de nos ministres et les ont empêchés de s'égarer, et, dans cette occasion, il déclarerait que ses discours n'ont pas été vains et que les votes de la chambre n'ont pas été sans utilité. Cela vaudrait mieux assurément que de venir nous dire que M. Guizot a déjoué ses prédictions, et que c'est là qu'il a met de si méchante humeur.

Nous ne savons trop quelle est au juste en ce moment l'humeur

de l'opposition; mais nous pensons qu'elle a été satisfaite de la non-ratification, et nous doutons fort que le *Journal des Débats*, qui paraît si radieux et si enchanté de la fermeté de M. Guizot, soit réellement de bonne humeur. Nous serions tentés de croire qu'il est, au contraire, assez inquiet de cet acte ministériel, qui ne peut être qu'un précédent pour arriver à la complète annulation des traités sur le droit de visite.

En discutant les clauses nouvelles qu'on voulait ajouter aux anciennes, on a compris clairement tous les graves inconvénients du droit de visite. Des faits de spoliation et de violence sont venus éclairer l'opinion en tous points et l'ont amenée à protester non seulement contre le traité de 1841 qu'on voulait nous faire accepter, mais encore contre ceux de 1831 et de 1833; elle ne s'arrêtera pas dans cette voie : la légère satisfaction que le ministère lui a donnée lui inspirera plus de résolution pour arriver à une complète annulation.

La question, pour avoir un incident de moins, n'en reste pas moins pleine d'intérêt, et nous ne doutons pas qu'elle soit cette année, comme l'année dernière, l'objet de la sollicitude générale.

On nous transmet les détails suivants sur l'insurrection qui a éclaté à Barcelonne le 17 novembre :

« C'est une question d'octroi qui a amené une collision entre les habitants de Barcelonne et les troupes de la garnison. C'est par des charges de cavalerie qu'on a d'abord tenté de dissiper les rassemblements; à ces charges il a été répondu par des coups de feu et par des pierres.

« Pour intimider les habitants, le général Zurbano donna ordre de mettre au pillage la rue des Orfèvres. Quand cet ordre fut connu, la résistance prit une nouvelle intensité; vers midi, le combat était des plus vifs et la troupe n'avait pas gagné de terrain. Les femmes, à ce qu'on assure, ont pris part au combat.

« Le cheval du général Zurbano a été assommé par une com-mode lancée des fenêtres.

« Le feu a cessé vers sept heures et demie; les troupes se sont retirées dans les forts.

« Quatre heures et demie du matin. — Nous venons d'apprendre que la citadelle se trouve occupée par le peuple et la garde nationale; les prisonniers sont dans les rangs des insurgés. Des proclamations ont été affichées et publiées pour engager le peuple à rester dans l'union.

« La junte qui s'est organisée au milieu des événements a déclaré qu'elle soutiendrait jusqu'à la mort la cause de la liberté, que le despotisme militaire menaçait.

« A demain des détails plus précis. »

Le gouvernement a fait connaître, dans la soirée du 19, des nouvelles fort importantes venues de différents côtés. Nous allons d'abord les reproduire; nous présenterons ensuite quelques unes des réflexions qu'elles nous inspirent.

Alexandrie, 5 novembre.
Un traité de paix a été conclu entre le plénipotentiaire anglais et le gouvernement chinois. Les stipulations principales portent :

- 1° La Chine paiera en trois ans 21 millions de dollars.
- 2° Les ports de Canton, Amoy, Ning-Po et deux autres sont ouverts au commerce anglais.
- 3° L'île de Hong-Kong est cédée à perpétuité à S. M. Britannique.
- 4° Les prisonniers seront rendus.
- 5° Une amnistie sera publiée.
- 6° Les officiers des deux nations seront traités sur le pied d'égalité.
- 7° Les îles de Chusan et de Kolong-Son seront occupées jusqu'à parfait paiement du tribut.

Madrid, le 15 novembre.
M. Olozaga a été nommé président du congrès à la majorité de 82 voix

contre 41 voix obtenues par M. Aruna, l'ancien président, porté par le parti ministériel.

M. Cortina a été nommé vice-président par 80 voix.

Perpignan, le 19 novembre.
Une lettre de Barcelonne d'un officier de cavalerie, arrivée le 18 par ordonnance à La Jonquière, porte :

« Après un combat sanglant, nous avons été obligés d'évacuer la ville. Les habitants se sont emparés de l'artillerie. Nous bivouaquons depuis deux jours au pied des remparts. La porte des Anges a été la première enlevée par la garde nationale; des femmes étaient armées de lances. Des détachements de troupes de ligne occupent encore les Atarazanas, Montjuich et le port.

« On assure que l'insurrection a gagné Solsona et Lerida. »

Les nouvelles de Chine annoncent que l'Angleterre va voir enfin se terminer pour elle tous les embarras d'une guerre injuste et entreprise contre le droit des gens. S'il fallait considérer le traité intervenu comme définitif et durable, ce traité assurerait à la Grande-Bretagne des avantages considérables. Le tribut à payer est en effet de près de 110 millions, et pour un pays qui, comme l'Angleterre, regorge de produits, il est d'un immense intérêt de pouvoir trouver des débouchés aussi importants que les ports de Canton, Amoy, Ning-Po, etc. On dit, il est vrai, qu'un traité avec la Chine n'est pas chose bien solide et bien durable. Nous le souhaitons de tout notre cœur. S'il en était autrement du reste, si l'Angleterre devait profiter de tous les avantages que le traité signé par son plénipotentiaire semble lui assurer, la responsabilité en retomberait tout entière sur les hommes qui étaient aux affaires lors du traité du 15 juillet. Si, à cette époque, la France eût pris en Orient l'attitude qui convenait à sa dignité, il en fût résulté dans la politique de l'Europe des complications qui eussent certainement empêché l'Angleterre d'aller chercher en Chine des débouchés à son commerce et à son industrie.

La nomination de M. Olozaga à la présidence des cortès est un grave échec pour le ministère espagnol. Cette nomination, coïncidant avec ce qui vient de se passer à Barcelonne, déterminera sans doute la retraite de ce ministère impuissant et impopulaire. Quant aux événements de Barcelonne, ils sont encore enveloppés dans un mystère qui ne permet guère de les apprécier. Il est probable, toutefois, que la république aura été proclamée dans la capitale de la Catalogne, et que, pour rallier cette province au gouvernement central, Espartero devra faire marcher contre elle des troupes assez nombreuses. D'autres éventualités sont cependant possibles, et si l'insurrection de Barcelonne avait du retentissement dans le reste de l'Espagne, peut-être Espartero se laisserait-il emporter lui-même par le mouvement, et n'opposerait-il pas d'entraves aux efforts d'un peuple poussé par son instinct comme par son intérêt vers la forme de gouvernement qui peut le mieux garantir sa nationalité, son indépendance et ses libertés.

CHINE.

Nous lisons dans une lettre écrite le 30 juillet d'intéressants détails sur les derniers incidents de cette mémorable guerre. L'assaut et la prise de Chang-Keang, qui ont eu lieu le 21 juillet, ont été un des plus importants et des plus sanglants engagements qu'il y ait eus en Chine. La ville est située sur le côté oriental de la rivière d'Yang-tse-Keang, près de son intersection avec le grand canal, à 40 milles environ de Nanking, qui est plus loin. La flotte arriva devant la ville le 20, et les troupes débarquèrent le lendemain matin.

C'a été presque entièrement une affaire militaire. Les troupes furent divisées en trois brigades qui attaquèrent la ville par différents points. Comme on n'avait d'abord éprouvé qu'une petite résistance, on jugea inutile le service de la flotte, à l'exception d'un paquebot, et comme c'était là un poste envié, le steamer *Auckland* obtint de coopérer avec l'artillerie royale à pratiquer une brèche dans cette partie du mur qui commande la rivière, afin d'y ouvrir un passage à la brigade du centre.

FEUILLETON DU CENSEUR.

GASTON SACAZE,

BERGER ET BOTANISTE PYRÉNÉEN.

Les pasteurs de la Chaldée s'occupèrent les premiers d'observations astronomiques; ils vivaient sous un ciel toujours pur, et aux heures de la nuit, si belle, si poétique en Orient, ils pouvaient admirer la marche régulière des astres dont l'éclat n'était jamais terni par le plus léger nuage; mais les Chaldéens préféraient aux admirables découvertes de l'astronomie.

C'est que l'homme qui habite les champs, qui vit dans une pleine et libre liberté, qui ne connaît pas la triste uniformité de la ville, est frappé à chaque instant par quelque chose de grand et de sublime, parce que tout est grand et sublime dans le spectacle de la nature. Ce qu'il voit impressionne vivement, et il subit insensiblement l'influence du climat. Sous le ciel nébuleux de l'Ecosse, le berger chante, au milieu des collines, les mélancoliques traditions des bardes des anciens jours.

Sur les plages de Venise, dans les plaines de la Toscane, le berger italien fredonne gaiement ses joyeuses ariettes : il est chanteur.

Sur les montagnes de la Suisse, les vieux pasteurs enseignent à leurs enfants le *Ranz des Vaches*, éternelle élegie que les descendants de Guillaume Tell n'oublieront jamais.

Et nos bergers pyrénéens n'ont-ils pas aussi leurs mœurs, leurs habitudes particulières? La nature, qui a doté si magnifiquement la chaîne des Pyrénées qui séparent la France de l'Espagne, a-t-elle oublié ceux qui habitent? Non. La race pyrénéenne n'a rien à envier aux autres montagnes; ses pâturages sont gras et abondants, ses troupeaux nombreux, et elle leur a fait de l'intelligence se développer avec la plus grande facilité. D'ailleurs, sous le ciel du Midi, l'imagination est plus féconde, et la moindre culture la rend capable des plus grandes choses. Souvent même elle se développe par sa seule force, et alors ses productions se font remarquer par une certaine grâce virginale qu'on cherche vainement ailleurs : les fleurs sauvages qui embaument le sommet des montagnes, les prairies des vallées, ont plus de parfums que celles qui croissent dans nos jardins et nos parterres.

Si nous voulions parler aujourd'hui de tous les phénomènes intellectuels dont la France méridionale s'honore à juste titre, la nomenclature serait longue; aussi nous bornerons-nous, pour le moment, à signaler à nos compatriotes un berger pyrénéen qui, sans autre sembler que l'instinct de la vocation et l'impulsion de son génie, a conquis

un nom parmi les savants et les artistes.

Non loin des Eaux-Bonnes, presque à l'extrémité de la vallée d'Ossau, s'élève le modeste et gracieux village de Bagès-Béost. Ce petit bourg, riant et pittoresque, était à peine mentionné sur les albums des voyageurs, il y a quelques années; mais un de ses habitants un berger, lui a donné une importance réelle. Cet homme remarquable a reçu un juste tribut d'éloges de M. Moreau, qui, dans son *Itinéraire aux Eaux-Chaudes et aux Eaux-Bonnes*, parle de lui en ces termes :

« Du milieu des modestes habitations de Bagès-Béost semble se dresser un peu fière une maison de simple et noble apparence, que nul étranger ne manque de visiter pendant la saison des eaux : c'est la demeure de Gaston Sacaze, d'un pasteur botaniste, dont le nom, j'ose le dire, est européen, obscur montagnard qui, sous le plus modeste vêtement, cache une individualité devant laquelle tous doivent s'incliner. Long-temps j'ai étudié avec défiance cette humilité si riche d'instruction et de savoir : je craignais de surprendre l'orgueil sous tant de modestie; il n'en est rien, et ce n'est qu'une nature privilégiée qui s'ignore.

« Gaston Sacaze, sans autre guide que l'inspiration et un amour exalté pour les plantes, grâce à la possession d'un traité de botanique, a pénétré jusqu'aux entrailles de cette science si vaste. Arrêté à tout instant par son ignorance du latin, dont les études de botanique sont hérissées, il s'est mis seul à étudier cette langue avec quelques vieux livres empruntés à la bibliothèque du curé et du maître d'école.

« Lorsqu'il ne sera pas occupé à garder son troupeau sur la montagne, il vous montrera ses immenses herbiers, son jardin, où croissent, scientifiquement classés, toutes les fleurs de la vallée d'Ossau; il est à la fois peintre, poète, musicien, mais avant tout il est pasteur. »

On pourrait faire de curieuses appréciations sur cette intelligence vraiment extraordinaire, qui s'est tracé son chemin sans autre guide que la simple nature, et qui est arrivée heureusement au but qu'elle s'était proposé; mais de pareilles réflexions ne peuvent trouver place dans le cadre de notre publication, spécialement populaire, et nous nous bornerons à donner à nos lecteurs quelques détails biographiques sur le célèbre botaniste de la vallée d'Ossau.

Gaston Sacaze paraît avoir à peu près cinquante ans; sa démarche est noble, son front élevé, et la simplicité de ses vêtements rustiques donne à toute sa personne un aspect vraiment patriarcal. Il porte habituellement le costume pyrénéen, en honneur parmi ses compatriotes : sa tête est coiffée du berret béarnais. Et cependant, à le voir, on dirait qu'il a toujours vécu au milieu du monde le plus poli; sa conversation est élégante, ses expressions sont ordinairement bien choisies, et souvent on remarque en lui certains mouvements d'éloquence, surtout quand il dépeint

les montagnes, et lorsqu'il décrit les fleurs et les plantes classées dans son herbier.

Comment cet homme a-t-il pu obtenir de si étonnants résultats? demanderont certaines personnes qui croient avec peine qu'un berger réduit à ses seules inspirations ait pu se faire un nom parmi les botanistes français et étrangers. La réponse est bien simple. Gaston Sacaze avait reçu du ciel le feu sacré qui fait éclore l'intelligence et prédispose aux travaux de plaisir. En outre, dit M. Alexandre Daumon dans sa notice sur Gaston Sacaze, publiée dans le *Constitutionnel*, les bergers des Pyrénées, comme ceux des Alpes, passent, pendant l'été, plusieurs mois consécutifs sur les plateaux et les crêtes des montagnes dans le plus complet isolement, sans autre société que leurs chiens et leurs troupeaux, qu'ils conduisent de pâturages en pâturages. Sur ces hautes montagnes, revêtues d'une verdure d'un éclat sans pareil, vivent et croissent une multitude de plantes et de fleurs inconnues dans les basses régions.

« Ce fut dans ces solitudes, au milieu de ces familles végétales, que Gaston puisa le germe de son penchant pour la botanique. Doué d'un profond esprit d'observation, il se livra, sans autre guide que son instinct, à la recherche de la végétation des plantes, de leurs habitudes, de leurs mœurs. »

Sacaze connaissait déjà toutes les plantes qui croissent dans la vallée d'Ossau et sur la crête du pic d'Artouste; il avait déjà formé un herbier, mais il s'efforçait vainement de faire une nomenclature de ses récoltes et de ses découvertes annuelles; il était dans le plus grand embarras, lorsque le curé de Bagès-Béost lui dit qu'il existait des ouvrages spécialement consacrés à l'histoire des végétaux. Le pasteur botaniste se donna toutes sortes de mouvements pour se procurer un vieux Linnée. L'ouvrage était écrit en latin, et personne n'ignore que de longues études sont nécessaires pour parvenir à comprendre facilement cette langue, la plus difficile peut-être de celles qui furent parlées par les peuples anciens. Ce nouvel obstacle ne rebuta pas Gaston Sacaze; le maître d'école lui prêta une grammaire de Lhomond, le curé lui procura un vieux dictionnaire, et le botaniste, sans les conseils d'aucun maître, apprit non seulement à traduire, mais encore à parler et à écrire purement le latin. Nous avons entendu Gaston Sacaze, et nous sommes persuadés que peu de nos professeurs de collège connaissent aussi bien que lui la langue de Cicéron et de Virgile.

Aussitôt qu'il fut en état de traduire Linnée, Sacaze apprécia l'excellence et la supériorité de la méthode du botaniste suédois. Les nombreuses figures qui ornaient son vieux livre lui révélèrent la nécessité du dessin. C'était un complément indispensable aux connaissances qu'il venait d'acquérir; il s'y adonna avec une égale ardeur, et, sans guide, sans la moindre notion préliminaire, il parvint à dessiner, avec une admirable netteté, les plantes qu'il voulait reproduire. Ce succès ayant excité son émulation, il

